L'OUEST CANADIEN.

Vol. 2. EDMONTON, ALBERTA, JEUDI, 20 JUILLET 1899. No. 22.

AVIS.

Nous prions nos lecteurs et abonnés de nous faire parvenir au plus tôt le prix de leur abonnement de 1898, s'ils ne l'ont pas encore payé, et aussi celui de 1899 qui est maintenant dû. Ils nous rendront un grand service et nous permettront ainsi de continuer l'œuvre que nous nous sommes donnée à accomplir, le rapatriement des canadiennes-français des Etats-Unis et la colonisation de nos territoires. Nous exprimons l'espoir que notre appel sera entendu

LA CORRUPTION POLITIQUE.

Il se passe dans la province d'Ontario, s'il faut en croire les accusations des conservateurs, depuis quelques temps, des choses qui, sous le rapport politique, sont la honte d'un parti, la honte d'un pays.

On dit et l'on répète, à satiété depuis deux ou trois mois, que certaines élections partielles ont été remportées par le parti libéral, grâce à un système odieux de fraudes et de manipulations. Les boites du scrutin auraient été ouvertes, et substitution de bulletins aurait été opérée.

On cite le cas de l'élection de Huron-Est, dans laquelle la chose aurait été faite sur une grande échelle.

On cite également celui de l'élection de Brockville ; lors de cette élection les manipulations de bulletins auraient été à l'ordre du jour. Dans plusieurs bureaux de votation on a fait des choses indignes d'électeurs qui se respectent : au Poll No 4 Elizabethtown, après la fermeture du Poll, on a trouvé une foule de bulletins marqués au préalable pour Comstock et absolument analogues à ceux que contenait la boite ; au Poll No 1 quartier Est, le sous-officier-rapporteur a refusé de détruire les talons comme l'exige la loi et il les a mis dans sa poche ; au Poll No 2, Elizabethtown, l'officier-rapporteur a refusé de sceller sa boite, pour pouvoir sans doute la bourrer à son gré.

On parle aussi, de l'élection de Elgin-Ouest.

Partout, dans ces comtés où ces élections se sont faites, on dit qu'il y avait organisation complète pour voler ces élections. Cette organisation aurait compris toute une brigade d'officiers et sous-officiers-rapporteurs, circulant de comté en comté, suivant les besoins électoraux et s'installant au besoin sous le nom et avec la commission d'officiers-rapporteurs locaux, qu'ils personnifiaient en mettant la loi dans l'impossibilité d'atteindre ni l'un ni l'autre directement.

Le chef de cette organisation serait un nommé Preston.

On prétend, même, que ce M. Preston, au lendemain de l'élection de Elgin-Ouest, aurait télégraphié ce qui suit à M. Macnish, député élu :

Toronto, 12 janvier 1899.

Donald Macnish,
Saint-Thomas.

Mes plus chaleureuses félicitations. Je regrette du fond du cœur de ne pouvoir pas me trouver avec vous ce soir. L'entourage d'une aussi noble armée de travailleurs me rendrait l'homme le plus fier d'Ontario. Serrez pour moi la main de tous ces bons garçons et embrassez pour moi tous les membres de cette bonne machine à battre trop calomniée et chantons en chœur :

"Au jour du bon vieux temps !"

PRESTON.

Cette bonne machine à battre serait la désignation technique de l'organisation qu'on prétend exister.

Ce M. Preston serait un agent général d'immigration nommé par le gouvernement fédéral, et cette machine à battre aurait fonctionné dans les intérêts du parti libéral.

Voilà ce que comportent les accusations des adversaires du gouvernement.

C'est grave très grave. Une enquête demandée a été accordée pour faire la lumière sur ces choses.

J'attends le résultat de l'enquête pour juger de la véracité de ces accusations.

En accordant l'enquête, le gouvernement Laurier a bien agi.

Si l'enquête démontre l'existence de ces laides choses, le devoir de M. Laurier et de ses ministres est tout tracé d'avance. Il n'y aura pas de pitié à avoir pour les tristes héros de ces tristes actes. Il faudra mettre hache en bois et tailler sans merci.

Que l'opération atteigne quelle que parti du corps électoral, peu importe : il faudra agir et agir sans crainte.

Le parti libéral doit à son passé, à ses chefs, à ses promesses, se doit à lui-même, d'agir honnêtement en tout et partout.

A. BOURGAULT.

" La Tribune."

UNE PENSEE DE MERCIER.

Nous détachons d'une des conférences de feu Honoré Mercier une pensée patriotique que l'amour de ses compatriotes faisait si souvent germer dans le cerveau de cet homme d'état.

"Répandre l'instruction primaire, la faire pénétrer dans nos campagnes les plus reculées, vaincre la résistance ou l'indifférence des parents à proclamer l'obligation de la fréquentation des ecoles dans certaines conditions, voilà quel est le premier devoir de nos législateurs.

Il est donc de première importance de trouver et d'appliquer un système plus rationel, si nous voulons faire arriver à la masse du peuple les bienfaits de l'instruction.

Le mal est immense, le remède doit lui être proportionné. Si nous voulons tuer l'ignorance, il faut secourir les écoles élémentaires. Il y aura toujours assez d'hommes de profession, mais il n'y aura jamais assez d'ouvriers et de cultivateurs instruits. Les riches pourront toujours envoyer leurs enfants au collège ; tandis que les pauvres ne pourront envoyer leurs aux écoles que si nous les aidons.

Si tous tant que nous sommes, nous voulions faire pour l'instruction populaire, la moitié de ce que nous faisons pour des luttes stériles dépenser pour cette grande et sainte cause, le quart de l'énergie que nous consacrons à la politique, nous changerions la face du pays en dix ans et nous aurions un corps électoral capable de juger les fautes administratives et de les punir sévèrement.

Nos lecteurs, en allant acheter un article annoncé dans les colonnes de notre journal, devraient dire au marchand : " J'ai vu votre annonce dans " l'Ouest Canadien. " Cela vous donnera peu de peine, et nous rendra un service précieux.

AVIS.

Est par les présentes donné que l'assemblée des actionnaires de "The Edmonton Printing Company," Limited aura lieu à Edmonton, au bureau de Frédéric Villeneuve, Avocat, à 2 heures de l'après-midi, vendredi, le vingt-huitième jour du mois de juillet ccurant, pour la transaction des affaires de la Compagnie, élection des directeurs, reddition des comptes, etc, etc.

Donné à Edmonton, ce quatrième jour de juillet, A. D., 1899.

FREDERIC VILLENEUVE,
Secrétaire provisoire.



L'OUEST CANADIEN.

Journal Hebdomadaire, organe de la Société de la Colonisation d'Emonton, Alberta.

Publié par "The Edmonton Printing Compananny, Limited."

Abonnement: $1.00 par année, payable d'avance.

Petites annonces : 5 lignes et moins. trois insertions, $1.00, ou 10c la ligne la 1ère insertion et 5c les suivantes.

Annonces permanentes, conditions sur application au journal.

N.B.—Toute communication ou remise d'argent devra être adressée. "l'Ouest Canadien, Edmonton," Alberta, T. N. O.

FREDERIC VILLENEUVE. Directeur.

EDMONTON, 20 Juillet 1899.

Toujours L'Immigration.

L'œuvre patriotique de la colonisation de l'ouest n'a pas d'apôtres plus dévoués que l'archevêque de St. Boniface, que les Blais, les Morin, les Gérin. En effet, c'est Mgr Langevin qui écrivait dernièrement : "Pour ne parler que du Manitoba et aussi du grand Nord-Ouest, où deux autres provinces se formeront bientôt, il serait à désirer que tous les catholiques et surtout nos compatriotes fussent amenés a bien comprendre que jamais moment n'a été mieux choisi pour nous envoyer des colons sérieux." Monseigneur a vécu dans ce pays, il en connait les ressources, puis sa position, sa réputation, son expérience l'autorisent à parler et sollicitent tous les catholiques à s'incliner avec respect devant son opinion.

Or, comment ne pas être surpris de la conduite de certains journalistes de la Province de Québec dont la plupart n'ont jamais vu l'Alberta ! Ils ignorent complètement notre situation exceptionnellement avantageuse, et cependant ils s'alarment, ils jettent les hauts cris parce que des familles canadiennes-françaises, répondant à l'invitation de notre archevêque et de nos prêtres, viennent renforcir nos colonies.

Voyons, Messieurs les journalistes, si vous êtes sincères quand vous vous occupez de colonisation, et nous croyons que vous l'êtes, cessez une campagne qui vous fait peu honneur. Ne nous contraignez pas de dire que la colonisation est une tâche bien ingrate. Encore une fois, comprenez-nous bien. Nous ne voulons pas dépeupler la Province de Québec. Nous ne voulons pas non plus détourner du Lac St Jean un seul des colons qui se sentent des dispositions pour le défrichement. Mais c'est à nos compatriotes qui désirent laisser les bords du St. Laurent, à ceux qui demeurent aux Etats-Unis, c'est à ceux là et non à d'autres que s'adresse notre appel. Où est le crime ? Qu'y a-t-il d'antinational dans nos efforts ? Au contraire, ne méritons-nous pas l'appui de tous les gens sérieux, désintéressés ? Notre travail n'est-il pas tout entier pour notre race ?

Après tout, si ces journalistes qui nous livrent une guerre si injuste, si déloyale, à notre sens, ne sont point rassurés sur le sort des canadiens qui plantent leur tente dans nos parages, pourquoi ne visitent-ils pas eux-mêmes le Manitoba et l'Alberta ? Nous leur promettons des surprises. Assurément ils retourneraient émerveillés et décidés à changer leur ligne de conduite.

Cette contrée est superbe, et l'avenir qui lui est réservé ne saurait être douteux pour celui qui a jeté un simple coup d'œil sur nos magnifiques terres à blé. Et si, dès maintenant, nous organisons des groupes français dans l'Ouest, dans dix ans notre nationalité y aura de profondes racines, il faudra compter avec nous ; déjà notre influence se fait sentir et cette influence ne saurait que s'accroître avec le nombre et le temps. Or, calculons l'avantage d'avoir dans la province la plus étendue, la plus fertile, la plus prospère de la confédération un noyau français bien constitué, vigoureux, prêt à tendre la main à la chère Province de Québec dans les moments difficiles pour sauvegarder nos droits et conserver nos institutions, notre langue, notre foi.

Naguères, Vauban disait à Louis XIV : "Sire, si vous consentiez à envoyer dix mille français au Canada dans deux siècles il y aurait une France du Nord." Pour le plus grand malheur de la France, le clairvoyant ministre du grand roi ne fut pas écouté. Que l'histoire ne se répète pas. La Province de Québec est forte, elle peut sacrifier quelques-uns de ses enfants, nous demandons qu'on les envoie de notre coté. Eux n'ont rien à y perdre, ils ont tout à y gagner.

Et la Province de Québec verra grandir une colonie que ses missionnaires auront mise au jour et qu'elle aura nourrie du sang de ses veines,—une colonie disposée à lui porter secours quand le clairon d'alarme annoncera un danger,—une colonie qui continuera sur un coin de terre éloigné l'œuvre de civilisation confiée à la race française par la Providence.

Serons-nous plus heureux que Vauban ? Serons-nous entendu ? L'avenir le dira.

MAXWELL.

Nous donnons ci-après la partie de la motion de non confiance proposée par Sir Charles Hibbert Tupper au sujet de l'administration du Yukon et qui se rapporte spécialement à M. Sifton. MM. Oliver, Richardson et McInnes ont voté avec l'opposition.

Que le gouvernement du Canada a, sur la recommandation de l'honorable Clifford Sifton, nommé certains fonctionnaires incapables, incompétents, et corrompus à des emplois qui demandent de l'éxpérience, des connaissances techniques et un caractère intègre.

Que l'honorable Clifford Sifton, le ministre de l'Intérieur, s'est rendu coupable de favoritisme et de partialité dans l'administration des lois et des règlement applicables au district du Yukon dans les Territoires du Nord-Ouest.

A. E. Philp, soi-disant de Brandon—un bail sur le creek Bonanza ;

A. E. Philp, soi-disant d'Ottawa—un bail sur le brassud(Stewart) ;

G. Philp, soi-disant de London—un bail sur la G. Saumon ;

A. E. Philp, soi-disant d'Ottawa—un bail sur la rivière ou le creek des Sauvages ;

J. A. Philp, soi-disant d'Ottawa—un bail sur la rivère ou le Creek Teslin.

A. D. Cameron, soi-disant d'Ottawa—un bail sur la rivière ou le creek de Stewart.

Que les dits A. E. Philp et A. D. Cameron étaient associés en affaires avec le ministre de l'Intérieur, M. Sifton, lorsque le dernier devint ministre de l'Intérieur, et que tous étaient membres de la société Sifton, Philp et Cameron, de Brandon.

Qu'il ressort de plus de la dite réponse que W. I. Lindsay, soi-disant d'Ottawa, P. C. Mitchell, soi-disant de Brandon, et W. L. Parish, soi-disant, d'Ottawa, ont demandé des baux de dragage dans le Yukon, tandis que ces gentlement étaient des habitants de Brandon qui entendirent parler pour la première fois de ces demandes par une lettre du susnommé A. E. Philp leur apprenant que ces baux avaient été accordés à leurs noms et incluant une procuration de chacun d'eux au dit Philp, à l'effet de lui permettre d'en disposer.

Que sur la liste contenue dans la dite Réponse, se trouvent les noms et les adresses des personnes suivantes paraissant avoir demandé des baux de dragage, savoir :

F. Burnett, Vancouvert,
F. Burnett, Colborne,
J. G. Burnett, Edmonton,
F. Burnett, Colborne, et
Frank Burnett, Brandon.

Tandis que F. Burnett n'a jamais été à Colborne de sa vie, mais que le dit Philp venait de cet endroit-là.

Que le dit Philp, jusque-là associé du dit ministre, représenta par écrit qu'il était engagé dans une entreprise de dragage au Yukon, et, cherchant à induire une autre personne à se joindre à lui, représenta par écrit que M. Sifton, le dit ministre, et le major Welsh étaient aussi intéressés avec lui, mais que leur noms, ne pouvaient pas paraître, " pour des raisons qui sautent aux yeux," disait-il.

ACTUALITES.

Notre adhésion à la politique générale du gouvernement ne nous lie pas au point de ne pouvoir exprimer nos regrets, nos désappointements quand il y a lieu. Ainsi, à cette session, nous nous attendions à la division de l'Alberta pour les fins électorales et judiciaires, à la nomination d'un juge résidant à Edmonton et à l'érection d'un palais de justice en cette ville—et rien de cela n'a été fait. Pourquoi ? Pourquoi aussi ces délais répétés en ce qui regarde la construction de notre pont ? Les ministres actuels ont fait mieux et beaucoup plus pour nous que leurs prédécesseurs, et nous leur tenons compte de cela ; mais à quoi attribuer leur indifférence pour certaines mesures d'urgence, d'utilité publique ? Ne serait-ce pas parce que notre député est trop " indépendant " ?

***

Bien que née d'hier seulement, notre voisine discute déjà très sérieusement l'ouverture de nouvelles rues, la construction de nouveaux trottoirs, l'établissement d'un hôpital, d'un marché, d'un aqueduc etc. Aller de l'avant d'un mouvement sûr et rapide, semble être sa devise, et elle est en voie de suivre cette devise à la lettre grâce à l'union, à l'esprit public de sa population. Cet essor de Strathcona doit donner à penser aux édiles et aux électeurs de cette ville, car pendant que notre jeune rivale s'organise, se fortifie, se développe, Edmonton se complait dans une inaction funeste. On remet de mois en mois, d'année en année la discussion de projets importants, essentiels, on se divise en factions, en clans comme si le bien général ne devait pas primer les intérêts particuliers. Il faut un changement radical ; secouons cette inertie et sachons nous entendre ; sinon, Strathcona supplantera Edmonton et deviendra la métropole du Nord.

***

Nous ne voulons pas nous immiscer dans les affaires des compagnies à scie ou à farine organisées récemment dans le district de St Albert mais nous croyons devoir rappeler à nos amis qu'ils ne sauraient mener leur entreprise à bonne fin sans union, sans harmonie, sans concorde. Il est nécessaire que chacun mette de côté ses ambitions personnelles, ses susceptibilités, et que tous, unis comme un seul homme, marchent vers le but désiré, c'est la condition indispensable au succès. Autrement, temps, argent, énergies, tout sera dépensé en pure perte.

MAXWELL.

DE MONTREAL A EDMONTON.

Quel beau voyage ! — Quand on songe à l'avance à quatre jours et quatre nuits passés dans un compartiment, ça n'est pas très gai— Les quatre jours sont passés...Et qui de nous s'est ennuyé, s'est fatigué ? Loin de là— Quand le convoi toucha au terme, on n'eut qu'un mot — " Quel malheur de se quitter si tôt ! "

Aussi l'excursion avait-elle été organisée de manière à ne laisser rien à désirer. Un char spécial de Montréal à Edmonton, nous avait été réservé—Un serviteur même était à nos ordres.—Il suffit de dire que M. l'abbé Morin, l'infatigable colonisateur de l'Ouest canadien avait tout disposé.

Il faut ajouter, en cas que personne n'y pense, que, sans nous vanter, nous avions une société d'élite :—Plusieurs membres du clergé ; des hommes de professions ; des maîtres dans le commerce et la finance, des cultivateurs de haut mérite..Et les dames donc !... Ici silence......Les qualités de l'esprit et du cœur, s'apprécient.—mais ne se disent point.—

Pour agrémenter nos longs loisirs, des concerts en règle furent organisés—Les chansons patriotiques toujours fraiches ont eu leur place d'honneur. Les romances sérieuses ou enjouées ont passées tour à tour ; des déclamations d'un goût exquis nous ont été données avec grâces.—Il y eut même des bardes de circonstance... histoire de faire rire......de soi surtout.—

Au milieu de ces réjouissances, nous n'avions pas oublié nos premiers devoirs. Il fallait passer un dimanche en route. Dire ou entendre la Sainte Messe, impossible— Nous suppléons de notre mieux. Nous chantions le Kirie, le Gloria, le Credo, etc, quelques motets en l'honneur de la Très Sainte Vierge (c'était la fête de N. D. du Mont Carmel) et l'avant-midi est passée.

A 2 hrs p. m. Vêpres chantées.—Trois invocations au Sacré-Cœur de Jésus, à la Reine des Voyageurs—le Tantum ergo—est la journée du Seigneur est finie.—Chose remarquable, c'est qu'en entendant nos chants, quelques passagers des chars voisins vinrent nous rejoindre. Ils n'étaient évidemment pas de notre croyance.—Cependant le front découvert, ils ont assisté avec une sorte de religieuse attention —Dieu les en bénisse......

Depuis notre arrivée—c'est une rivalité à qui nous ferait plus plaisir. Le gouvernement vient de mettre à notre disposition pour trois jours, chevaux et voitures—Les Canadiens, nos frères, se multiplient pour nous

(Suite à la 3e page.)

DE MONTREAL A EDMONTON.

(Suite.)

être agréables. A Edmonton, à St. Albert, à Morinville, etc, un spectateur étranger nous prendrait pour des ambassadeurs de quelque grande puissance--Entre nous, nous avons tant de cœur !......Que dire de la bonté de Mgr Grandin cette grande figure de vieil apôtre ? de son coadjuteur Mgr Legal—qui se fait petit comme nous ! de la bienvaillance des Pères qui transforment leurs maisons en hôtelleries ; de la joie, de l'empressement que les bonnes religieuses manifestent à notre passage ?—C'est si doux de voir quelqu'un qui vient de loin, qui vient de " chez nous."—On se sent plus que jamais de la même famille — et plus encouragés à poursuivre notre but ; l'extension du règne de Jésus-Christ —le progrès de notre chère patrie.

Dieu veuille nous accorder une fin de voyage aussi heureux que les débuts.

Un Excursionniste.

CHANSON DE VOYAGE

Sur l'air : "Partant pour la Syrie."

I

Partant en compagnie
D'ami d'explorateurs,
Nous passons la prairie
Au milieu des chaleurs.

Refrain.

Quatre vingt dix-huit heures
Enfermés dans les chars,
Ce ne sont point des leurres
Non plus des racontars.

II

Tout couverts de poussière
Comme des charbonniers,
Nous chérchons à nous faire
Amis des savonniers.
Refrain

III

Hélas dans la cabine
L'eau vient vite à manquer:
Nous avons triste mine,
Comment nous étriquer ?
Refrain.

IV

Mais voici notre nègre
Qui passe le balai ;
Pour lui, c'est très allègre—
Il met dans son gousset.
Refrain.

V

Cependant chose étrange.
Malgré nos airs défaits,
Ensemble l'on s'arrange ;
On s'aime ainsi tout l'aids.
Refrain.

VI

Le temps passe rapide,
On fait à qui mieux mieux
L'ennui au front livide
S'enfuit loin de ces lieux.
Refrain.

VII

Le saint jour du dimanche
Sonne pour le Chrétien ;
Mais comme une avalanche
Nous emporte le train,
Refrain.

VIII

Dans cette étroite enceinte
Nous nous mettons en chœur,
Nous chantons l'hymne sainte
A notre Dieu Sauveur.
Refrain.

IX

Le chant, la poésie
Redisent leurs accents ;
Cest la douce ambroisie
Aux cœurs gais et contents.
Refrain.

X

Enfin voici le terme
De notre long trajet,
Oh ! Que c'est beau la ferme
Dans ces lieux de progrès !

XI

Dans cette vaste plaine
De notre Canada.
La fortune est certaine
Pour qui travaillera—
Pendant de longues heures
Le colon peinera
Affirmons le sans leurres
Stable il réusira.

A ce moment, les maringouins ayant fait leur apparition, un des excursionnistes remarque qu'il manque un couplet et termine lui-même ainsi la chanson :

XII

Mais il manque une strophe
C'est sur le maringouin,
Car quand il nous approche—
Il nous pique en tout coin
Quatre-vingt-dix-huit heures
Avec un maringouin
Ce ne sont point des leurres
Il fouille avec son groin.

FIN.

NOTES LOCALES

M. C. Gallagher, est de retour d'un voyage à Winnipeg.

M. le curé Ethier était de passage en cette ville lundi et mardi.

Le Rév. M. Desmarais est arrivé lundi par le train d'excursionnistes de M. l'abbé Morin. Il sera parmi nous quelques semaines. Bienvenue.

Le gouvernement fédéral a décidé de payer les certificats de scrips au porteur qui pourra sur production obtenir son scrip et le localiser lui-même.

Nos amis de Beaumont se sont formés en société pour exploiter un moulin à scie et à battre. C'est du progrès, bravo. Voir l'annonce dans une autre colonne.

MM. Morin, Protonotaire de St.-Jean, P. Q., Hudon de Québec, Legault, de St. Louis de Gonzague, sont descendus à l'Hôtel Queens. Ils sont à visiter les environs.

M. A. S. Hamelin, vice-président de la Banque Jacques-Cartier, est arrivé lundi soir, pour faire l'inspection des affaires de la succursale. Il est descendu à l'Alberta.

Les Révérends MM. Bélanger, Lacasse, Guay, Descary de Montréal, sont arrivés lundi soir, pour visiter notre pays ; ils pousseront leur excursion jusqu'à la côte du Pacifique. Bienvenue à tous.

Trois députés libéraux ont voté contre le gouvernement, sur la question de l'administration du Yukon. MM. Oliver, député de l'Alberta, Richardson, de Lisgar, et de M. McInnes, de la Colombie.

Un " surprise party" a eu lieu chez M. A. Prince au commencement de la semaine. Nos jeunes gens voulaient " étrenner" la nouvelle maison de notre ami. On s'y est bien amusé. M. et Mde Prince, quoique pris à l'improviste, ont fait les choses avec l'amabilité qu'on leur connait.

Les rumeurs politiques vont à dire que M. J. H. Ross Commissaire des Travaux Publics à Régina, sera prochainement nommé agent général et commissaire des Indiens, pour le Manitoba et le Nord-Ouest. L'Hon. McDougall, serait parait-il nommé Lieutenant-Gouverneur des nouveaux Territoires de l'Athabaska et de la Rivière La Paix.

Un orage d'une violence inacoutumée s'est abattu sur notre ville, mardi vers 4 heures. Le ciel était couvert de nuages menaçants et un vent cyclonique, précédant la pluie qui a tombé à torrents pendant près d'une heure a soulevé des tourbillons et des nuages de poussière. La foudre a aussi tombé a plusieurs endroits aux confins de la ville.

En passant à Wetaskiwin à bord du train de lundi soir, les nombreux excursionnistes de M. l'abbé Morin ont eu le spectacle des scènes de la vie de nos sauvages. C'était le jour de la célébration de la fête de Wetaskiwin et tous les " sports" étaient en pleine activité lors du passage du train venant vers Edmonton. Les touristes ont été très intéressés.

BIENVENUE

Le train de lundi dernier nous amenait dans un char spécial, sous la direction de M. l'abbé Morin, un groupe nombreux de visiteurs, touristes et délégués, des différents endroits de la Province de Québec, des Etats-Unis et de l'Est. C'est certainement, une des plus importante délégation que nous avons eu le plaisir de recevoir et c'est avec un bien sensible plaisir que nous nous sommes rendus à la gare, pour presser la main à ces vieux amis des vieilles provinces.

Voici la liste complète des noms de nos distingués visiteurs :

Le Rév. M. Desmarais, curé de St. Louis de Gonzague, P. Q., l'un des généreux bienfaiteurs de l'hôpital d'Edmonton. M. l'abbé Bélanger, curé à Maisonneuve, M. l'abbé Lacasse, curé à Ste Elizabeth de Montréal, M. l'abbé Descarie, M. l'abbé L. A. Guay, tous deux vicaires à Montréal, M. le notaire et Madame Terrault, ainsi que leur jeune fils Albert, de Montréal. M. Terrault, vient rendre visite à son fils ainé, Oscar, établi à St. Albert, M. J. Alp. Morin, protonotaire, de St. Jean, P. Q., M. A. S. Hamelin, vice président de la Banque Jacques-Cartier, MM. Hudon, négociants de Québec, M. ..me Louis Fréchette et sa nièce, demoiselle Hermenie Jolicœur de Joliette, qui viennent passer quelques temps chez leur parent, M. le curé de Morinville, M. le Dr Guy, de St. Jean, P. Q., Mme Dandurand, mère de la Supérieure des sœurs grises de St. Albert, Mme Desloges et sa nièce Dlle Amanda Thouin, M. L. A. Legault, journaliste ; M. Charles Lenoir, fils du Dr Lenoir de Montréal, M. Max Leduc, qui visite le Nord-Ouest en vu de s'établir, Eugène Gibeau, étudiant au collège Joliette, Joseph Gervais, du collège de Nicolet, Madame Massie qui vient rejoindre son mari établi dans la nouvelle colonie de St Emile ; Mme Lafantaisie, dont le mari établi à N. Dakota, est à vendre ses propriétés pour venir se fixer dans l'Alberta, M. A. Brouillard et Samuel Wilcox, de Marieville, Lac Témiscamingue, envoyés par une dizaine de familles, ils visiteront Morinville et les nouvelles colonies du nord du Lac des Œufs et retourneront chercher leur familles pour l'automne. Les familles Pierre et W. Fortier, de Ripon P. Q., se composant de onze personnes, et la famille G. S. Herve, de Papineauville, 4 enfants, qui viennent définitivement se fixer parmi nous.

Une quinzaine de touristes sont arrêtés à Winnipeg et nous arriverons dans le cours de la semaine prochaine.

A tous " l'Ouest Canadien, " souhaite la plus cordiale bienvenue.

MORINVILLE

M. P. Terrault, notaire de Montréal et sa dame sont en visite chez leur fils, P. O. Terrault.

Enfin l'eau nous est arrivée, dans le puits de notre moulin qui est rempli à une profondeur de 38 pds. à deux pds. de la surface du sol. Le puits mesurant quatre pieds carrés, est creusé à 38 pieds à la pelle et les travaux de drile ont été poussés jusqu'à 80 pieds. Bravo, nos félicitations.

Nos lecteurs, en allant acheter un article annoncé dans les colonnes de notre journal, devraient dire au marchand : " J'ai vu votre annonce dans " l'Ouest Canadien. " Cela vous donnera peu de peine, et nous rendra un service précieux.

DES SOUMISSIONS cachetées adressées au sousigné et portant la suscription " Soumission pour charbon, " seront reçues à ce bureau jusqu'à vendredi le 4 août prochain, pour la fourniture du charbon pour les édifices publics de la Puissance.

Les devis pourront être vus au Ministère des Travaux Publics à Ottawa, ou l'on pourra aussi se procurer des formules de soumissions.

Les soumissions devront être faites sur les formules imprimees qui seront fournies, et être signées par les soumissionnaires eux-mêmes ; aucune autre ne sera prise en considération.

Chaque soumission devra être accompagnée d'un chèque accepté sur une banque incorporée, pour une somme égale à dix pour cent de son montant (10 p. c.), et fait à l'ordre de l'honorable Ministre des Travaux Publics. Ce chèque sera confisqué si le soumissionnaire dont l'offre aura été acceptée refuse de signer le contrat, ou s'il ne l'exécute pas intégralement.

Si la soumission n'est pas acceptée le chèque sera remis.

Le Département ne s'engage à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre,

E. F. E. ROY,
Secrétaire.

Ministre des Travaux Publics,
Ottawa, 3 juillet 1899

N. B.—Nul compte pour publication de cet avis ne sera reconnu si telle publication n'a pas été expressement autorisée par le Ministère.
20-27

Avis.

EST par les présentes donné, qu'en conformité de l'Ordonnance des Compagnies, application sera faite au Lieutenant Gouverneur en Conseil pour des Lettres Patentes sous le Sceau des Territoires du Nord-Ouest, incorporant les personnes ci-dessous mentionnées et toutes celles qui voudraient devenir actionnaires de la Compagnie à être formée, un corps politique et incorporé sous les dispositions de la dite Ordonnance.

Le nom Corporatif de la dite Compagnie sera " La Cie de Moulins de Beaumont, Limitée."

La principale place d'affaires de la dite Compagnie sera Beaumont, Alberta.

Le capital de la dite Compagnie sera de quatre mille piastres (4000, divisé en quatre-vingt parts (80) de cinquante piastres chacune.

Le but et les objets pour lesquels l'incorporation est demandée sont d'acheter, d'acquérir, louer, vendre, mettre en opération des machineries pour battre le grain, pour scier et travailler le bois, posséder des immeubles, les hypothéquer et généralement faire tout ce qui est nécessaire au but et objets de la Compagnie.

Les noms et adresses des requérants sont MM. I. Lavigne, marchand, Onésime Goudreau, Bernard Chaurest, Louis Chartier, Etienne Fouquet, Hercule Preville, Augustin Lambert, cultivateurs tous de Beaumont, Alberta, qui seront les directeurs premiers et provisoires de la Compagnie.

Beaumont, 20 juillet, 1899.

FREDERIC VILLENEUVE,
Avocat des Requérants.

5 f.

AVIS IMPORTANT.

A. E. Voyer, désire informer le public qu'il lui reste encore en mains quelques machines à coudre, de la célèbre manufacture WHEELER & WILSON, a motion sur billes et rotation, ces machines sont de dernier goût, et des derniers progrès. Il abandonne cette ligne, et les laissera au prix coûtant. A vous cultivateurs d'en profiter.

AVIS PUBLIC

LES SOUSSIGNES ayant été nommés commissaires par le Gouvernement du Canada pour traiter avec les Métis des Territoires du Nord-Ouest, donnent par les présentes avis au public, qu'à leur retour du district d'Athabasca en Octobre prochain, ils annonceront les lieux et dates, auxquels ils donneront rendez-vous aux Métis des parties habitées des Territoires du Nord-Ouest et, émettront des scrips pour les enfants des Métis nés, entre le 15 juillet, 1870 et la fin de Décembre, 1885.

JAMES WALKER,
ARTHUR COTE.
Commissaires pour les Métis.

Avis Public !

Soumissions.

FOIN ! FOIN !

RESERVE INDIENNE SHARPHEAD.
NO. 141.

DES SOUMISSIONS seront reçues par le Soussigné jusqu'à midi, le 22 juillet, 1899, pour l'achat du foin, qui pousse sur la réserve, dans cette saison.

Il ne sera permis à personne, d'acquérir plus de foin qu'il ne lui en faut pour son usage.

Le plein montant du prix d'achat ou de chèque accepté, devra accompagner chaque soumission.

La plus haute en aucune soumission ne sera nécessairement acceptée.

Pour aucune information plus ample, s'adresser au Bureau des terres de la Puissance, Edmonton, Alberta.

Edmonton, Bureau des Terres, 23 juin. 1899. } J. A. ROYAL, Agent Actif des Terres de la Puissance.

20-6-13-20

LE CHARBONNIER.

Colin Hay après avoir pris tous ses dégrés à l'université d'Edimbourg, venait d'être reçu docteur en médecine, en même temps que son ami Arthur McKinley.

Hay, se rendait à l'invitation pressante qui lui fit McKinley, le suivit à Broomcross, village situé à quelques milles de la belle grande ville de Glasgow, et renommé par ses mines de houille. Reçu comme un enfant de la maison dans la famille de son ami, Hay prolongea ses vacances, ce qui lui permit de cultiver la précieuse connaissance, plus la douce amitié et finalement le tendre amour de Mary Wood, fille unique de Henry Wood, le roi de la houille en ces lieux.

Ce monsieur Wood était un véritable type.

Il était monté à la fortune et aux grandeurs par l'échelle du travail et l'ambition. Manœuvre, ouvrier mineur, maître, surintendant, petit propriétaire, grand propriétaire,—il était devenu graduellement possesseur des houillères les plus riches du pays. Mais tout occupé à son travail de mineur, il n'avait pas soigné son éducation qui était restée celle du plus humble de ses ouvriers. Ayant perdu sa femme à la naissance de son unique enfant, il avait vécu seul depuis ce jour malheureux, et avait même éloigné de lui son enfant pour lui faire donner ce qui lui manquait : une belle éducation et les manières du beau monde ; et, ce n'est que depuis quelques mois seulement que tous deux réunis vivaient heureux dans le château qu'il avait fait bâtir pour elle, à deux pas de Broomcross — quand parut sur la scène le docteur Hay, beau de jeunesse, de santé et délégance.

Mary Wood et Colin Hay se rencontraient par hasard dans la partie la plus belle du chemin de la vie.

Les ouvriers appelaient la fille de leurs maître la belle Mams'elle Wood, et le docteur Hay ne fut pas lent à lui donner tous les noms les plus tendres de la création.

Mais il y avait M. Wood, avec qui il fallait nécessairement compter.

Le docteur Hay qui, chose étrange, ne le connaissait pas encore même de vue, le rencontra un jour à la porte de sa demeure, sans le saluer, le prenant pour un ouvrier qu'il voyait pour la première fois.

—Quel est ce freluquet aux airs impertinents, que j'ai rencontré cet après-midi sortant d'ici ? questionna sévèrement M. Wood, le soir.

—Oh ! père, répondit Mary ; monsieur Hay, un freluquet ! Je croyais t'avoir déjà parlé de lui. Il est l'hôte de ton meilleur ami, le vieux docteur McKinley ; lui et Arthur McKinley ont été reçus ensemble médecins à l'université d'Edimbourg, et le docteur Hay passe ses vacances ici avec son ami. Je t'assure qu'il est très bien.

—Hum ! il m'a l'air pas mal muscadin : ne vas pas t'amouracher de lui, au moins : tu connais mes idées sur le mariage.

—Ah ! père......

—Quand il sera question de te marier, ce qui n'arrivera pas de sitôt je l'espère, je ne te donnerai pas à un blanc-bec ; tu te marieras avec un homme......un homme...... un homme comme moi, enfin.

—Oui, père......

—Allons, embrasse-moi et n'en parlons plus !

Quinze jours s'écoulèrent.

Aux yeux de Colin Hay et de Mary Wood, le village de Broomcross était le plus beau coin de la terre.

Cependant, à part le château de M. Wood et quelques jolies villas, on y voyait que des chaumières et du charbon de terre, lequel noircissait tout en vérité.

Quinze jours s'écoulèrent donc ; quinze jours de paradis, de bonheur : c'est déjà beaucoup sur notre infortunée planète où l'humanité peut compter sur les doigts de la main les heures de félicité suprême !

Enfin, un beau matin, au déjeuner, Mary Wood dit à son père d'un ton indifférent :

—Le docteur Hay quitte Broomcross, demain, papa.

—Bon voyage, alors ! Il a d'ailleurs assez paressé, le fainéant. Je ne comprends pas comment mon ami McKinley a pu endurer un pareil fanfaron dans sa maison. Rien qu'à le voir habillé de soie, chaussé à la française, ganté avec des gants canepin, se dandiner comme un fat—, j'en ai assez !

—Tu le juges trop sévèrement papa. A t'entendre, on croirait qu'il n'y a que les mineurs qui soient des hommes parfaits. Tu as tort. Tu devrais l'entendre, plutôt. A propos, justement, il m'a demandé si je croyais que tu le recevrais ce soir.

—Hein ! tu dis ? Qu'est-ce qu'il me veut ?

—Je ne sais trop. Il a beaucoup de philantropie......

—Un grand mot, ça, Many.

—Tu sais ! il a sans doute appris combien tu es prodigue de ton argent pour soulager les malheureux, et je crois qu'il a une bonne œuvre comme cela à faire pour laquelle il voudrait obtenir ton concours. Tu vas le recevoir, n'est-ce pas ?

—Je me passerais fort bien de sa visite ; mais puisque tu sembles y tenir, qu'il vienne.

Et le riche industriel ajouta sotto voce :

—Monsieur le docteur Hay......fi ! fi donc !

Le soir venu et admis en présence du redouté roi de la houille, Colin Hay—tiré à quatre épingles—ne s'attarda pas à parler du temps qu'il faisait et attaqua immédiatement le cœur du sujet, avec plus de vaillance que ne lui en supposait son hôte :

—J'ai l'honneur dit-il simplement de vous demander votre fille en mariage.

M. Wood bondit d'étonnement ; puis il contempla dédaigneusement et brutalement son visiteur des pieds à la tête, et se mit à rire d'un rire bruyant et prolongé.

—Ha, ha, ha ! ma foi, cette farce est drôle, marier ma fille, ma fille unique avec un poupon habillé de fanfreluches ! La fille d'un roi de la houille mariée à un dandin, aux pieds et aux mains de duchesse ; ha, ha, ha ! elle est bien bonne ma foi !!

Le docteur Hay ne bronchait pas sous l'injure ; mais pâle et résolu, il laissait passer l'orage

—Ma fille est encore trop jeune pour songer au mariage, monsieur le chirurgien sans patient continua M. Wood en calmant son rire dédaigneux ; mais quand elle se mariera, ce sera à un homme qui aura la pratique des choses sérieuses de la vie, du travail, du commerce, des affaires ; qui continuera avec moi et après l'œuvre géante que j'ai faite avec succès jusqu'aujourd'hui. Avec quoi pouvez-vous faire vivre une femme convenablement, jeune fat ?

—J'ai 400 louis de revenus annuels qui me viennent de la mère, répondit dignement le docteur Hay: j'ai enlevé tous les premiers prix partout où je suis passé et j'ai l'espoir d'une clientèle sérieuse à Glasgow. A part de cela, je suis un honnête homme et j'aime sincèrement Mary Wood, votre fille.

— Vous avez un revenu de 100 louis qui vous a été donné ; bien ! Moi je vaux plus de quatre millions de louis que j'ai amassés moi-même. Mais cela me dit rien ; je donnerai ma fille en mariage, même à un pauvre homme, si cet homme me plaît. Je veux avoir un associé dans mon gendre, un homme qui connaisse les houillières et sache en prendre soin quand je ne serai plus là.

—Heu ! heu ! fit M. Wood en congédiant son malencontreux visiteur ; je ne dis pas trop. J'aime tant le travail ardu et honnête que je prendrais volontiers pour gendre le jeune homme qui pourrait extraire avec le pic autant de charbon de terre au fond de l'un des puits de mes mines, que le meilleur de mes ouvriers, dans l'espace d'une semaine. Mais que pourriez-vous faire, vous, avec vos pauvres mains de fainéant ?

—Au revoir ! M. Wood, répondit Colin Hay, d'une voix redevenue soudainement résolue et ferme.

—Adieu ! jeune homme, adieu !

Après cette intructuese démarche les deux jeunes gens se concertèrent et convinrent d'un plan d'action.

—Petite sournoise, dit M. Wood à Mary le lendemain ; c'est une demande en mariage que voulait me faire le docteur Hay. Je l'ai éconduit de la bonne façon.

—Oui, répondit-elle, et il est parti ; il reviendra. Tu lui as dit que tu consentirais à notre mariage, s'il pouvait lutter d'adresse et de force avec le meilleur de tes ouvriers. Tu n'as qu'une parole et je te prends au mot.

—Tu l'aimes vraiment, ce jeune godelureau ? Chasse l'idée de ta jolie tête, mignonne. Nous ne le verrons plus ici ; je m'y connais.

Cependant, Colin Hay était allé s'entraîner dans les houillières de la Belgique d'où, on peut le croire, il correspondait régulièrement avec Mary Wood, pendant que celle-ci préparait discrètement son père à faire un meilleur accueil au jeune homme, à son retour.

Aussi, quoique paraissant surpris d'une nouvelle visite du jeune médecin, c'est presque avec plaisir qu'il le revit quatre mois après. Il y mit pourtant de la brusquerie, comme à l'ordinaire ; mais c'était dans son caractère.

— C'est encore vous, jeune étourneau ? lui dit-il. Toujours pimpant, à ce que je vois ; quand apprendrez-vous à vous habiller comme un homme sensé ?

—Je suis très bien portant, je vous remercie, M. Wood ; et vous ? Je suis maintenant en état de vous prouver que les mines de charbon de terre de la Belgique valent bien celles de New-Castle, quoique ces dernières passent pour être plus riches que l'on connaisse.

Et là-dessus, sans en demander la permission, le docteur Hay se lança dans une dissertation sur la valeur des mines de houille, leurs ressources, les différents modes de leur exploitation, leur rôle dans l'économie domestique,—une dissertation tellement savante, tellement judicieuse que ce roi, de la houille, en fut charmé, émerveillé malgré lui.

—Ah ! ça, s'écria-t-il, en mettant ses lunettes pour mieux regarder son interlocuteur ; où et quand avez-vous appris toutes ces choses ?

—En Belgique et en apprenant aussi à jour du pic pour mon concours avec le meilleur ouvrier de vos mines, M. Wood.

—Bravo ! mon jeune ami ; Henry Wood n'a qu'une parole. Mais je vous avertis d'avance que vous n'êtes pas de taille à lutter avec John Thomson, en dépit de votre entraînement. Je vous prie seulement de faire bonne contenance dans votre abaissement pour ne pas me ridiculiser aux yeux de mes propres ouvriers. Revenez demain à la même heure. Je veux voir Thomson et arranger cela pour le mieux. Mais vous avez tort de persister. Vous avez tort. Je vous permets d'entrer au salon voir Mary qui vous attend sans doute la petite folle.

Cette pauvre Mary pleura de pitié et d'attendrissement quand Colin Hay lui raconta les souffrances qu'il avait endurées dans les houillères de la Belgique par amour pour elle, et qu'elle vit ses mains—d'ouvrier mineur. Et il se dit ce soir-là, entre ces deux êtres aimants, des choses si douces, si tendres qu'il valait mieux vraiment que M. Wood ne les entendit point.

—J'ai laissé derrière moi parmi les ouvriers belges une belle réputation et un grand, nombre d'amis. Nous irons voir ces braves gens, après notre mariage, Mary, dit à sa fiancée. Colin Hay, en la quittant.

John Thomson et notre héros se rencontrèrent le lendemain pour convenir des conditions de la lutte du temps du lieu et d'un arbitre, les deux champions ayant pour parrains le premier, M. Wood et le second le vieux docteur McKinley.

Thomson, promu au poste de surintendant. n'avait pas touché à un pic depuis deux mois mais sa réputation d'ouvrier habile et fort était établi depuis longtemps et il n'avait jamais trouvé son maître. Aussi après avoir vu son antagoniste, il prit M. Wood à l'écart et lui dit :

—Je vais n'en faire qu'une bouchée les $100 que vous m'avez promis vont être aisément gagnés, Il ne tiendra pas trois heures. Je vais le ménager un peu pour ne pas trop l'humilier.

Il fut convenu que les deux champions commencerait la lutte le soir même "un dimanche" à minuit et lutteraient jusqu'au samedi suivant à minuit. Pour outils, et pas autre chose, un pic et une pelle. Ils chargeraient eux-mêmes chacun le charbon qu'ils auraient extrait, dans des bennes, que des manœuvres charroieraient à l'élévateur voisin, pour y être enlevé à la et pesé à fur et mesure ; un arbitre qui se tiendrait constamment près des lutteurs recevant d'heure en heure du pesrur un état des pesées. Des filons de trois épaisseurs différents furent choisi exprès : de dix, quatre et trois pieds. Chaque lutteur devant travailler dans un filon de même épaisseur et en tirer trois tonnes de charbon avant d'attaquer un filon d'une épaisseur différentes et ainsi alternativement.

A part cela, ils étaient parfaitement libres de travailler et de se reposer quand bon leur semblerait.

A minuit précis, un dimanche, ce combat d'un genre étrange commença. Les deux lutteurs après s'être donnés la main se mirent à l'œuvre.

M. Wood, le vieux docteur McKinley, Arthur McKinlay et deux ou trois autres amis étaient descendus dans la houillière pour accompagner les combattants et voir les premières opérations.

Ils avaient commencé par travailler chacun dans un filon ce six pieds d'épaisseur, Thomson s'y trouvait à l'aise et son pic attaquait le charbon avec une force incroyable. Ce géant était vraiment beau à voir. Il était encore dans la vigueur de la jeunesse le torse nu, au moindre mouvement qu'il faisait, on voyait jouer tous ses muscles ; mais il était énorme et trop grand, il fatiguerait évidemment courbé dans les filons de moindre épaisseur.

Le docteur Kay ne semblait plus être le même homme aux yeux étonnés de M. Wood. Il avait, au collège, remporté toutes sortes de triomphes gymnastiques ; l'agilité et l'adresse qu'il montrait à manier son pic le firent tout de suite respecter par les spectateurs. Habillé mollement, il paraissait ici avec plus d'avantages qu'attifé dans des vêtements souvent ridicules de la dernière mode.

Ces deux hommes représentaient le premier, le puissant cheval de la charrue, et ce dernier, l'élégant cheval de cabriolet.

De plus c'était la force intelligente contre la force brutale.

Qui l'emporterait ?

M. Wood et ses amis, remontèrent ne laissant avec les champions que l'arbitre et les manœuvres.

Et le travail gigantesque ce continua dans la nuit.

Hercule et Apollon luttaient ensemble.

Notons ici que John Thomson avait l'avantage sur son concurrent dans les filons de six pieds d'épaisseur et Colin Hay dans ceux de trois pieds.

Les pesées donnèrent le résultat suivant pour les quatre premiers jours de la lutte :

	Thomson		Hay	
	Ton.	Quin.	Ton.	Quin.
Lundi.........	13	3	10	4
Mardi.........	8	9	8	8
Mercredi......	7	16	8	9
Jeudi.........	6	2	8	6
Total...	36	5	35	7

Le vendredi, à minuit, l'état de Thomson enregistrait quarante-quatre tonnes cinq quintaux et celui de Hay, quarante-quatre tonnes six quintaux.

Le samedi, dernier jour de la lutte M. Ross donna un congé à tous ses ouvriers. L'excitation était à son comble dans Bloomcross et les environs. On parlait des sommes folles. C'était plus intéressant que les courses de chevaux, plus excitant que le Derby.

Renfermée dans sa chambre, Mary Wood inquiète, anxieuse, craignant pour la vie de son brave fiancé, pleurait d'émotion. Son père montait de temps à autre lui donner des nouvelles de cette lutte acharnée, et essayait de calmer ses craintes, mais elle ne voulait pas être consolée.

—Je lui ai fait dire d'arrêter ; je l'en ai prié moi-même, disait le bon M. Ross désolé. Je lui ai dit que tu serais à lui, que je lui donnerais aussi la moitié de ma fortune ; mais il ne veut rien entendre. Il répond que l'honneur de l'université d'Edimbourg est en jeu ; il ajouta que pour se faire respecter des ouvriers et pouvoir les commander avec autorité, il faut savoir les vaincre dans leur propre travail. "La force intelligente vaincra la force brutale ou j'en mourrai", a-t-il ajouté.

—C'est un homme, père ; laisse-le continuer jusqu'au bout, puisqu'il le veut, répliqua doucement Mary Wood humble et soumise, mais navrée d'émotions diverses.

A midi, John Thomson et Colin Hay étaient pair à pair. A dix heures du soir, le résultat donna :

Thompson, 49 tonnes, 9 quintaux.
Hay, 49 tonnes, 3 quintaux.
Onze heures :
Hay, 50 tonnes, 3 quintaux.
Thompson, 50 tonnes 2 quintaux.

La colosse était vaincu. Il vint rouler près de la benne que se préparait à emplir de nouveau le docteur Hay, qui s'empressa de le ranimer en lui administrant un cordial.

—Je m'avoue battu dit-il faiblement ; donnez-moi la main : C'est fini. Reposons-nous un peu avant de monter. Je ne pouvais plus lever mon pic. Vous êtes le garçon le plus vaillant que j'aie jamais rencontré.

Quant ils montèrent à la surface les deux champions étaient presque méconnaissables. Une foule immense les attendait avec des flambeaux.

—J'ai trouvé mon maître, boys, fit simplement Thomson ; saluez-le de trois hourras.

—Hourra pour le docteur Hay ! hourra pour Thompson ! crièrent en chœur tous les braves ouvriers, qui s'emparèrent de Thomson, pendant que Henry Wood, le roi du charbon de terre, entraînant le vainqueur vers son château, s'humiliait devant lui en disant d'une voix délirante de joie :

—J'ai trouvé un associé digne d'être le mari de ma fille adorée.

CABANEY GENESTAN.

" Le Temps. "